



EUTHANASIE

Québec VEUT FAIRE SON LIT

C'est lundi que s'amorcent les audiences fort attendues sur l'euthanasie. Une trentaine d'experts se prononceront alors sur le droit de mourir dans la dignité devant la Commission de la santé et des services sociaux du Québec.



LOUIS M. GAGNÉ

gagne@ruefrontenac.com

Ces audiences, qui doivent normalement se dérouler du 15 au 18 février de même que les 8 et 9 mars, permettront d'élaborer un document de base en vue d'une large consultation publique.

Les audiences permettront à une variété d'experts d'aborder les questions suivantes : les conditions et soins de fin de vie, le droit et les modalités éventuelles d'encadrement du droit à l'euthanasie et toute autre considération pouvant éclairer les membres de cette commission ad hoc.

Le débat sur l'euthanasie a été

relancé en octobre dernier lorsque la Fédération des médecins spécialistes du Québec s'est dite favorable à ce que le gouvernement établisse des conditions pour encadrer cette pratique illégale.

Sur les 2 025 membres de la Fédération (N.D.L.R. : moins du quart de ses membres) qui ont répondu à un sondage, 75 % se sont dits « probablement » ou « certainement » ouverts à sa légalisation.

Quelques semaines plus tard, c'était au tour de la Fédération des médecins omnipraticiens d'y aller de son enquête interne. On apprenait alors que 74 % des 1 086 membres ayant répondu à un sondage souhaitent « l'adoption de nouvelles balises réglementaires et législatives permettant le recours à l'euthanasie ».

À l'initiative du Parti québécois, le gouvernement Charest a accepté de lancer un débat sur le droit des Québécois de mourir dans la dignité. La commission a été créée officiellement le 4 décembre dernier, à la suite

PHOTO D'ARCHIVES ALAIN DÉCARIE

d'une motion votée à l'unanimité.

Pour la première journée d'audiences sont attendus le Collège des médecins, la Fédération des médecins spécialistes du Québec, la Fédération des médecins omnipraticiens et le Collectif Mourir digne et libre.

L'Association pour le droit de mourir dans la dignité, le Conseil des aînés et de nombreux universitaires spécialisés en médecine, en psychologie, en éthique, en théologie seront entendus tout au long de la semaine.

Soulignons que la démarche de la Commission de la santé et des services sociaux du Québec n'est qu'exploratoire puisque la légalisation de l'euthanasie passe par

LANCER UN DÉBAT SUR LE DROIT DES QUÉBÉCOIS DE MOURIR DANS LA DIGNITÉ

une modification au Code criminel, qui relève d'Ottawa. Mais si un consensus populaire émerge de ces démarches, Québec pourrait cette fois ouvrir les discussions avec le gouvernement fédéral.

EN MANCHETTES



PHOTO REUTERS

Vancouver 2010 | Ski
Mario Brisebois

L'or pour Bilodeau

Alexandre Bilodeau a brillamment effacé en 23,17 secondes une très longue attente de 34 ans pour l'olympisme canadien, dimanche soir...

SUITE EN PAGE 6

EXCLUSIF

Amédée Papineau a-t-il été empoisonné ?

PAR MATHIEU BÉLANGER

À LIRE SUR ruefrontenac.com

Oh Boy ! – Beaucoup de testostérone

Le spectacle le plus sexy en ville a cours actuellement au Cabaret du Casino de Montréal...

À LIRE SUR ruefrontenac.com

Les groupes ÉCOLOS crient famine

Le manque de financement menace la survie de plusieurs groupes écolos du Québec qui ont déjà dû faire face aux coupes de subventions et qui voient maintenant les fondations réduire les dons en raison de la crise économique. Ils espèrent obtenir des enveloppes plus importantes lors du renouvellement du budget accordé par Québec, en mars prochain.

Jessica Nadeau

nadeauj@ruefrontenac.com

« Au Québec, on se donne des airs de leader environnemental, mais dans les faits, on n'a pas les moyens de l'être », résume Jérôme Normand, directeur général d'Environnement Jeunesse (ENJEU).

Pour plusieurs, les temps sont durs, très durs. Particulièrement pour les petits groupes locaux et régionaux qui n'ont reçu aucune subvention gouvernementale depuis plus de cinq ans.

En effet, le gouvernement a supprimé en 2005 le Programme de soutien à la mission des organismes nationaux (PSM-N) et des organismes régionaux (PSM-R). En 2009, on a rétabli le financement des groupes nationaux rétroactivement pour trois ans, mais on n'a toujours pas relancé celui des groupes régionaux.

« Le ministère (du Développement durable, de l'Environnement et des Parcs) nous avait dit qu'il allait commencer par relancer le programme pour les groupes nationaux et que les groupes régionaux allaient suivre, mais on attend toujours », se désole Jérôme Normand.

Certains résistent, ne comptant que sur des bénévoles. D'autres abandonnent et finissent par mettre la clé sous la porte, ce qui a pour effet d'affaiblir le mouvement environnementaliste au Québec.

« Il n'y a pas beaucoup de grands groupes nationaux qui vont pouvoir

survivre si les petits groupes qui font le travail directement sur le terrain meurent par faute de financement, explique Jérôme Normand. Je ne veux pas insinuer que c'est une stratégie gouvernementale pour régler le problème par lui-même, mais disons qu'on est pris dans un cercle vicieux.»

Des fondations moins généreuses en temps de crise

Même s'ils obtiennent des subventions gouvernementales, la situation n'est pas toujours plus facile pour les groupes nationaux comme ENJEU ou Nature Québec.

Chez ENJEU, le directeur général Jérôme Normand affirme passer plus de 50 % de son temps à la recherche de financement.

Sur un budget de 800 000 \$ par année, Nature Québec reçoit 70 000 \$ du gouvernement. Le reste provient principalement de fondations philanthropiques. Mais avec la crise financière, la réponse des grands donateurs se fait plus timide depuis un certain, explique Christian Simard.

« Victimes de la crise économique, les fondations ont tendance à donner un peu moins car les revenus sur leurs placements sont plus faibles. Ils nous disent : on vous aime bien, mais on ne pourra pas vous donner autant cette année... Il faut donc redoubler d'ardeur pour trouver du financement, avec des collectes de fonds, des cocktails-bénéfice, etc. »

Renouvellement des enveloppes budgétaires

Avec toutes ces contraintes, les groupes écolos espèrent une enveloppe plus importante lors du renouvellement de leur financement, qui vient à échéance le 31 mars.

Interrogé à ce sujet, le sous-ministre adjoint au service à la gestion et au milieu terrestre pour le ministère du Développement durable, de l'Environnement et des Parcs (MDDEP), Bob Van Oyen, refuse de dire de quoi auront l'air les nouvelles subventions attribuées aux groupes écolos. « Il va falloir revoir le financement à la lumière des budgets », explique-t-il à Rue Frontenac.

Il ne peut non plus s'avancer sur la possibilité de refinancer les petits groupes oubliés depuis cinq ans comme le demandent les groupes écolos.

« Pour le Programme de soutien à la mission des groupes régionaux (PSM-R), on a fait les études pour savoir à quoi pourrait ressembler un tel programme, mais nous ne sommes pas prêts à le soumettre pour décisions, notamment en raison des crédits qui s'en viennent dans les prochaines semaines, explique M. Van Oyen. Il faudra voir. »

Déchirements internes sur fond de financement

Il existe près d'une centaine de groupes écologistes au Québec, mais très peu obtiennent des subventions du gouvernement à l'exception des organismes de bassins versants (OBV) et des conseils régionaux en environnement (CRE).

Les OBV obtiennent 5 millions par année, les CRE 1,9 million par année. Les autres, soit les groupes nationaux,

se partagent environ 450 000 \$ par année à travers le Programme de soutien à la mission (PSM-N). Et les critères d'admissibilité pour ce dernier programme sont très stricts. C'est pourquoi seulement six groupes peuvent en profiter.

Certains réussissent également à obtenir du financement grâce à d'autres programmes, comme le Secrétariat à l'action communautaire autonome et aux initiatives sociales (SACAIS), qui finance cinq autres groupes environnementaux. Pour le reste, il s'agit souvent de financement aléatoire alloué par projets, bref, de « peanuts » pour des groupes qui tentent de survivre coûte que coûte.

Le Ministère est conscient de la disproportion entre les subventions accordées aux différents groupes, mais estime qu'il vaut mieux en aider quelques-uns de façon importante plutôt que de donner un petit peu à tous. C'est une question de choix dans un contexte où les budgets sont limités, estime M. Van Oyen.

Mais dans la réalité, le financement de certains aux dépens des autres crée des tensions entre tous ces groupes qui doivent se partager une enveloppe qu'ils jugent bien trop mince.

« Pour les petits groupes, c'est très frustrant de ne pas être reconnus au même titre que les grands groupes, et cela crée une compétition malsaine qu'on ressent jusqu'ici », déplore Jérôme Normand, d'ENJEU.

« Après tout, l'argent, c'est le nerf de la guerre. Et les groupes locaux qui se retrouvent sans un sous sont en droit de se demander pourquoi les grands groupes de concertation prennent tout l'argent. »

Sous le couvert de l'anonymat, plusieurs font part de leur frustration envers certains groupes qui récoltent la plus grande partie de la tarte, ne leur laissant que les miettes. Certains, dont Daniel Breton de MCN21, vont même jusqu'à affirmer que seuls les « bons groupes » — c'est-à-dire ceux qui ne critiquent pas trop les politiques gouvernementales — obtiennent du financement. Bref, les tensions sont vives et l'argent, toujours aussi manquant.

Pour les environnementalistes, la solution réside dans une meilleure reconnaissance du rôle des groupes écolos qui travaillent sur le terrain et, surtout, dans une meilleure reconnaissance du ministère de l'Environnement.

Le silence assourdissant des élus sur la convergence

QUÉBEC – Complètement accaparés depuis un an par une rafale de présumés scandales dans le domaine de la construction, des mœurs politiques et des finances publiques, nos élus de l'Assemblée nationale n'ont plus le temps – ni le goût, sans doute – de débattre d'enjeux fondamentaux, pourtant essentiels pour notre vie démocratique, surtout à cette époque politique extrêmement trouble.

Yves Chartrand

Chartrand@ruefrontenac.com

Depuis près d'un an, Quebecor, qui détient les plus importants quotidiens du Québec et le plus important réseau privé de télévision, a entrepris une offensive de convergence tous azimuts dont le résultat à la fin sera de réduire considérablement la diversité des sources d'information auxquelles ont accès les citoyens.

Il ne s'agit pas d'un enjeu mineur et périphérique. Il s'agit ici d'une entreprise qui jouit d'un quasi-monopole sur des pans centraux de notre vie culturelle et démocratique et qui a décidé de transformer sa mission citoyenne en un produit corporatiste.

Quebecor veut implanter « un nouveau modèle » en information basé sur une convergence totale de tous ses médias, ce qui comprend, outre son réseau de télévision et ses quotidiens nationaux, ses magazines, ses hebdomadaires, son quotidien gratuit et ses journaux du Canada anglais. Pour atteindre son but, l'entreprise a créé sa propre agence de presse, QMI, qui sert déjà à relayer les nouvelles et les chroniques de ses journalistes.

Contrôle de l'information

Une fois son modèle bien implanté, Quebecor sera en position pour sabrer dans la diversité des sources d'information de façon indécrite.

Paranoïa d'un lock-out depuis plus d'un an, direz-vous ? Les faits prouvent le contraire : la direction du Journal de Montréal a indiqué en décembre dernier qu'un règlement du conflit ne pourrait se faire sans le départ d'une part importante des journalistes de sa salle de rédaction, qui compte environ 160 employés.

Quebecor a aussi expédié à la Presse Canadienne, l'agence de presse coopérative dont sont membres tous les grands médias

québécois, un avis de retrait qui entrera en vigueur dès le mois de juin. Le relais sera pris par QMI, l'agence corporatiste de Quebecor Média, a annoncé la direction de l'entreprise.

Appauvrissement des points de vue

Ce virage dangereux vers une réduction radicale des sources d'information a alerté la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ).

Dans un communiqué émis le 24 janvier, la Fédération dénonçait les visées du conglomérat qui « veut lever les barrières à la circulation de l'information sans se doter de normes journalistiques rigoureuses et communes à toutes ses filiales ».

« Le pipeline imaginé par Quebecor (l'agence QMI) pourrait ainsi alimenter Le Journal de Montréal en contenu qui ne respectent pas les normes journalistiques minimales, notamment du contenu promotionnel déguisé ou du matériel au service des autres intérêts corporatifs de l'empire », ajoutait la FPJQ qui exigeait une intervention personnelle du premier ministre Jean Charest.

« Il reviendrait à un nombre restreint de journalistes d'alimenter les publications de Quebecor en politique, culture, économie, etc. En d'autres mots, une même source pourrait fournir plusieurs médias alors qu'auparavant, plusieurs journalistes jetaient des regards divers sur la même réalité, jugeait le président de la FPJQ Brian Myles, journaliste au Devoir. Pour le public, cette intégration entraînera inévitablement un appauvrissement des points de vue. Il s'agit d'un plan pour faire de meilleures affaires, et non d'un plan pour mieux informer le public. »

Pour Myles et la FPJQ, ce modèle d'affaire est « inacceptable ».



Les trois singes de la bêtise

Tout ce douteux réaligement de l'information se passe sous les yeux de nos élus de Québec sans mot dire, eux qui seront pourtant les premiers concernés par son résultat. Pour reprendre une expression de Pauline Marois, ils agissent comme « les trois singes de la bêtise ».

En fait, le seul geste significatif fait par nos dirigeants est venu de la ministre de la Culture et des Communications, Christine Saint-Pierre, qui a confié en novembre un mandat de consultation à Dominique Payette, de l'Université Laval.

Ancienne journaliste au quotidien La Presse, respectée par le milieu journalistique, Mme Payette préside un groupe de travail qui se penche actuellement sur le journalisme et l'avenir de l'information au Québec. Elle doit remettre un rapport au gouvernement en décembre prochain.

Dominique Payette nous a indiqué vendredi, lors d'une conversation téléphonique, bénéficier d'un « mandat très large où tout est dans le collimateur, incluant les nouveaux modèles d'affaires » des entreprises de presse. Outre l'impact de la réduction de la diversité des sources de l'information régionale et locale, fait-elle remarquer, son travail d'analyse scrutera la pluralité des sources des médias nationaux.

Dominique Payette ne désespère pas de pouvoir dégager des consensus auxquels adhéreront autant les patrons des entreprises de presse que les journalistes. Et elle ne croit pas qu'il soit trop tard pour agir.

Trop tard, dit Sauvageau

Ce n'est pas l'avis de Florian Sauvageau, un universitaire émérite qui observe la scène médiatique québécoise depuis des décennies et auteur de plusieurs documents et rapports sur l'information au Québec.

« J'ai bien peur qu'il ne soit trop tard pour agir et changer quoi que ce

soit. Je ne vois pas comment on pourrait détricoter cela maintenant », nous a-t-il confié lors d'un entretien téléphonique.

Le phénomène de la concentration de la presse au Québec – et plus précisément de la propriété croisée (télévision/journaux/radio) – a fait l'objet de plusieurs avertissements dans le passé sans que Québec n'agisse, rappelle-t-il.

« Dès 1970, il y a eu des rapports sur ce phénomène. En 1981, le rapport Kent mettait clairement en garde le gouvernement du Canada quant aux dangers de la concentration de la presse et à l'homogénéisation du contenu rédactionnel », rappelle Florian Sauvageau.

Celui-ci souligne également que Claude Ryan était extrêmement préoccupé par cette question. En 1996, il estimait que la concentration et la convergence des médias entraînaient irrémédiablement une « dépersonnalisation » de l'information et une diminution de sa qualité.

Selon M. Sauvageau, Pierre Karl Péladeau a fait son choix dans la crise qui affecte actuellement les médias généralistes.

« On se dirige rapidement vers une information à deux vitesses. Une information fast food que l'on consommera rapidement et gratuitement sur plusieurs supports tel nos téléphones portables et nos ordinateurs, et une information de plus grande qualité, dédiée à une petite élite, pour laquelle on devra cependant payer. Quebecor a choisi le premier modèle, comme l'ont fait d'autres conglomérats dans le monde. »

L'universitaire ne doute pas que le nouveau modèle d'entreprise de Quebecor sera rentable. « Mais il y a lieu de s'interroger sur les conséquences de ce choix sur la qualité de notre vie démocratique. Des citoyens informés superficiellement, qui voient se répéter partout le même message, ça peut devenir un vrai problème. »

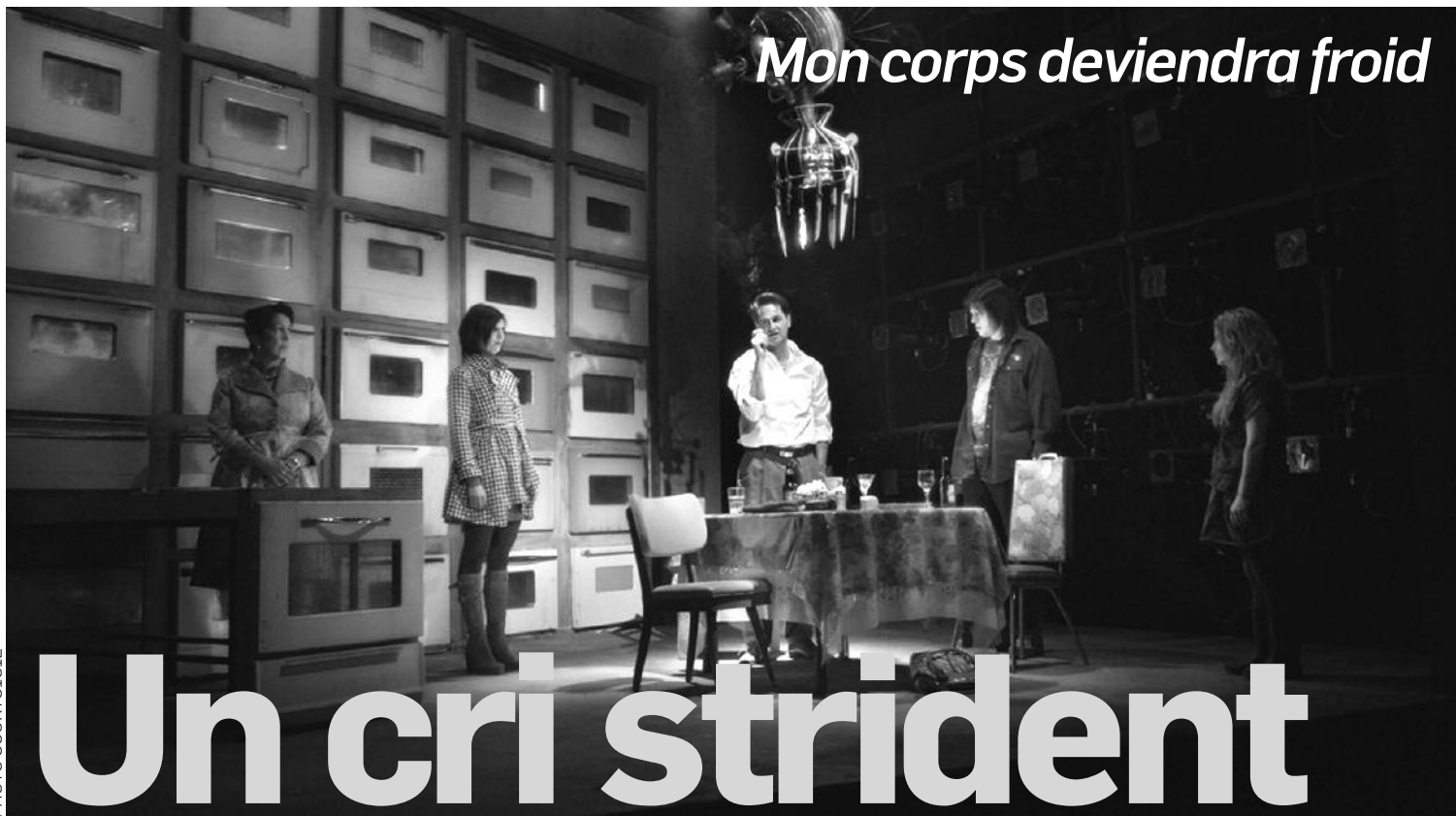


PHOTO COURTOISIE

Un cri strident

La pièce à l'affiche ces jours-ci au Quat'Sous se prend comme une gifle, une boisson extrêmement mentholée ou un cri strident. Elle s'intitule *Mon corps deviendra froid*. Oui, il y est question de mort, de rigidité, celle du corps, mais aussi celle des sentiments emprisonnés sous une épaisse couche de chair. Ne serait-ce que pour son implacable lucidité et ce que ça soulève de pertinent chez chaque être, le travail de l'auteure Anne-Marie Olivier est d'une nécessité inouïe.



CLAUDIA LAROCHELLE

larochellec@ruefrontenac.com

La famille Desbiens dans laquelle nous plonge la dramaturge de Québec, qui est aussi comédienne, déstabilise certes, mais n'a rien de particulièrement flyé. On est loin du modèle ultra-contemporain de La Galère. À différents degrés, cette famille québécoise ressemble peut-

être à la vôtre. On y brasse du linge sale et des secrets, on y parle de la pluie et du beau temps entre des silences lourds avant d'en arriver à des récriminations longtemps mûries.

C'est dans cette atmosphère qu'Olivier a imaginé une mère, sa fille, son fils et sa bru. Ils se retrouvent à table, dix ans après la mort du père, un homme en détresse psychologique qui a mis fin à ses jours. Son fantôme plane jusque dans les assiettes des convives. On se remémore l'homme et les souffrances latérales... Le festin est caustique, les phrases sont aussi crues que la mort qui survient souvent sans crier gare, les blessures grugent l'âme des membres de cette famille comme les coléoptères le font avec les cadavres. La plume de l'auteure

n'épargne personne. Elle est tissée d'images. De beaucoup, beaucoup d'images.

Vies perturbées, gens bleutés

« Une chance que j'ai pas gardé toutes mes bleus, sti, j'serais un stroumph », déclare le fils poqué, incarné par Claude Despins. Émouvant, il réussit à laisser entrevoir derrière des couches de dureté le petit garçon blessé et humilié. Même tour de force relevé avec brio par Myriam Leblanc dans le rôle de celle qu'il ne faut pas appeler Benoîte parce que ça résonne « comme un rot à ses oreilles ». Les parents, joués par Suzanne Champagne et Roger Larue – qui, soit dit en passant, a des airs de Sean Penn dans cette pièce –, atteignent des sommets lors d'une magnifique scène d'amour. En bru, Brigitte Lafleur nous touche droit au cœur parce qu'elle donne la crédibilité – très nécessaire – à ce personnage bien improbable à première vue, mais qui pose un regard original sur le monde.

Mission réussie, donc, pour le metteur en scène Stephan Allard qui tire les ficelles d'un sujet aussi délicat avec précision, sans jamais enduire le tout d'un pathos déprimant. Les 42 portes de four (crématorium) encastrées dans un mur comme autant de cryptes forment la pierre an-

LE FESTIN EST CAUSTIQUE, LES PHRASES SONT AUSSI CRUES QUE LA MORT

gulaire de cette scénographie métaphorique de Julie Deslauriers et qui vaut le détour au Quat'Sous ces jours-ci.

Sans oublier les grilled-cheese du vendredi au 5 à 7. Délicieuse initiative. Un peu de confort food au théâtre pour réchauffer nos corps qui deviennent froids en février.

• *Mon corps deviendra froid*, d'Anne-Marie Olivier, dans une mise en scène de Stéphan Allard, est présentée au Théâtre de Quat'Sous jusqu'au 27 février.

Raté, ratée, ratés et ratées

Une chronique de PHILIPPE REZZONICO | rezzonicop@ruefrontenac.com



Et puis, vos Jeux olympiques ? Ça va ? Moi, pas vraiment, et ça n'a rien à voir avec les performances de nos athlètes, bien au contraire.

Sur le plan sportif, Jennifer Heil a remporté une magnifique médaille d'argent dans les bosses. Pas perdu une médaille d'or. L'or, c'est l'Américaine Hannah Kearney qui l'a gagnée. Et quelle performance de la petite Chloé Dufour-Lapointe, 18 ans, qui, au lieu d'être dans sa bulle, réagissait aux cris de la foule avant de s'élaner sur la piste balayée par la flotte ! Elle, le stress, elle connaît pas. Sur ce plan, elle sera une Jennifer Heil sous peu.

Quant au patinage de vitesse, courte piste, nous sommes revenus bredouilles, mais avouez que ç'aurait été le comble de voir Olivier Jean monter sur le podium au 1 500 mètres s'il avait fallu que les Coréens fassent une triple chute – au lieu d'une double – dans la plus récente version de ce sport qui s'apparente au roller derby sur glace.

Non, ça fait 48 heures que je suis vissé à mon téléviseur, et je suis franchement sidéré. Pour avoir travaillé à titre professionnel à tous les Jeux olympiques d'été et d'hiver de 1988 à 2004 pour le compte de La Presse Canadienne ou de Radio-Canada, je suis même médusé. Cérémonie d'ouverture ratée, ratés techniques et occasions ratées.

LE raté !

Non seulement sommes-nous encore les seuls à ne pas avoir remporté de médaille d'or en tant que pays organisateur, mais encore nous sommes le premier pays qui a réussi à saloper l'allumage de la vasque lors de la cérémonie protocolaire à une telle échelle.

Quand l'une des quatre branches de cette vasque dont l'alliage ressemble à de la tôle froissée n'est pas montée avec les autres, les athlètes présents n'ont eu d'autre choix que de procéder à un allumage alambiqué. Je ne peux concevoir que le Comité olympique canadien n'ait pas pensé à un plan B si la mécanique devait foirer.

À Barcelone, il y a 18 ans, on s'était posé la question : Et si la flèche de l'archer manquait sa cible ? Ce qu'il a fait d'ailleurs. Mais on avait pensé à un système d'allu-

mage automatique. Et, c'est le cas de le dire, on n'y a vu que du feu.

Qui plus est, la « vasque » allumée à Vancouver n'était pas la bonne. La vraie, celle qui brûle actuellement, c'est celle qui a été allumée par Wayne Gretzky au terme d'une randonnée sous la pluie battante d'un quart d'heure dans un camion, scène surréaliste digne d'un mauvais film de série B.

Pensez-y une seconde... Plus de 90 % des 2 700 athlètes qui partici-



Nancy Greene passant le flambeau à Wayne Gretzky durant les cérémonies d'ouverture des Jeux olympiques de Vancouver. PHOTO REUTERS

pent aux JO étaient présents au BC Place. Ces athlètes qui ont passé des années à s'entraîner n'ont pas vu la vraie vasque s'allumer devant eux. La bonne, la véritable, la seule qui compte, a été allumée sous la pluie, une dizaine de pâtés de maisons plus loin, devant 223 fêtards complètement saouls qui avaient suivi le camion qui portait Gretzky à travers les rues de Vancouver. Manque de respect ? Sidéré, disais-je... Question : Va-t-on éteindre la vraie ou la fausse vasque à la fin des Jeux ?

Les ratés

Comme ce fut le cas lors des récents JO quand Radio-Canada/CBC partageait la diffusion avec TSN/RDS, les Jeux de Vancouver sont l'objet d'un partenariat encore plus complexe. Et ça cause un véritable problème quant à une réelle ligne éditoriale.

À quelques heures de la cérémonie d'ouverture, vendredi en début de soirée, sur les ondes de CTV, le

duo d'animateurs formé de James Duthie (TSN) et Lisa LaFlamme (CTV) passe la puck à Michael Landsberg (TSN) qui est à Whistler. Ce dernier passe à son tour le relais aux gars de MuchMusic, situés ailleurs sur la montagne.

L'un des VJ baigne dans un bain-tourbillon extérieur accompagné de trois jeunes filles en bikini qui sont à des années-lumière de leur majorité. L'animateur initie alors le jeu « Drop your gear for beer » (dév-

vieux ! Cette équipe qui n'a pas gagné la coupe depuis 17 ans – et qui s'est fait rosser par les Flyers de Philadelphie – avait préséance sur les JO, et ce, même pendant les JO ! Question de contrat, on présume.

De son côté, V présentait le match de hockey féminin entre le Canada et la Slovaquie. Un grand match, rempli de suspense, qui s'est terminé sur la marque très partagée de 18 à 0 en faveur des nôtres. Ma mère, qui ne parle pas un mot d'anglais, a dû se farcir la séance de qualifications des bosses sur CTV.

On parle pourtant d'une épreuve qui regroupait trois Canadiennes (dont une Québécoise et une Québécoise d'adoption), y compris la championne olympique en titre. Et on ne parle pas de figurantes, Heil, Richards et Dufour-Lapointe ayant pris les deuxième, quatrième et neuvième positions de ces préliminaires spectaculaires au possible dans la tourmente de Cypress Mountain.

Pas mal, quand même. Deux réseaux français de disponible, et il fallait se tourner vers les Anglais pour voir autre chose que du hockey. Ce n'est pas mon idéal des JO, ça.

À CTV, on a présenté toute la séance de qualifications de bosses jusqu'à 20 h – les trois Canadiennes étaient alors passées – et on n'a pas hésité à quitter le match de hockey féminin pour aller en direct au patinage courte piste, là où ça comptait. Brian Williams l'a dit publiquement en ondes, il n'y a que deux pays véritablement en lice – le Canada et les États-Unis – dans le tournoi de hockey féminin. C'est tout dire.

Au fait, il faudrait aussi que la reporter aux bosses pour RDS – je ne peux l'identifier, on n'a pas vu son visage, comme presque tous les commentateurs, d'ailleurs – fasse ses devoirs. C'est un peu gênant de faire une entrevue avec Dufour-Lapointe après l'épreuve et de lui dire à deux reprises qu'elle a terminé quatrième, alors qu'elle est cinquième. Ça ne prend pas un diplôme. Il suffit de regarder le tableau indicateur...

Mais bon, la diffusion des JO, c'est un peu comme la météo : c'est complexe et c'est imprévisible. Il reste deux semaines pour que les ratés se transforment en réussites.

tez-vous pour de la bière) avec les deux gars les plus proches du bain-tourbillon. Les deux types viennent de baisser leur pantalon quand un réalisateur semble retrouver la raison et remet en ondes Duthie et LaFlamme, dont les sourires gênés sont sans équivoque.

Passé inaperçu au Québec francophone, cet incident a provoqué un déluge de tweets et de courriels assassins envers CTV qui, en qualité de diffuseur généraliste, n'a pas exactement les mêmes balises que MuchMusic, un réseau câblé.

Les occasions ratées

Les réseaux français ne sont pas en reste. Samedi, Yannick Bouchard (RDS) a annoncé en début de soirée que les spectateurs désireux de voir les qualifications féminines de l'épreuve des bosses avec nos trois Canadiennes (Heil, Dufour-Lapointe, Kristi Richards) pouvaient le faire sur RIS.

Pardon ? Pourquoi pas sur RDS ? Parce qu'il y avait le Canadien, mon

L'OR POUR BILODEAU



Alexandre Bilodeau a brillamment effacé en 23,17 secondes une très longue attente de 34 ans pour l'olympisme canadien, dimanche soir.



**MARIO
BRISEBOIS**

briseboism@ruefrontenac.com

Une performance géniale sur la piste de Cypress Mountain a permis au bossueur de 22 ans de devenir le premier Canadien à s'adjuger la médaille d'or lors de Jeux olympiques tenus au Canada.

L'argent avait été la plus haute

distinction obtenue autant à Montréal en 1976 qu'à Calgary en 1988.

Dans une finale très relevée et débordant de suspense, le skieur de bosses de Rosemère a obtenu une note de 26,75 pour créer la mégafête.

« Bilodeau ! Bilodeau !! Bilodeau !!! », a scandé la foule survoltée.

L'historique victoire a été enregistrée par 0,17 point devant l' Australien Dale Begg-Smith (26,58), le champion de Turin il y a quatre ans. L'Américain Bryan Wilson (26,08) a complété le podium.

Couronné champion du monde et du circuit de la Coupe du monde l'hiver dernier, Bilodeau a littéralement survolé la piste avec une descente canon sur le plan de la vitesse et deux sauts dignes des plus parfaites exécutions de haute voltige,

malgré la forte pression.

Ému, le jeune skieur des Laurentides n'avait que des bons mots à dire sur l'esprit d'équipe et l'encouragement de la foule.

« Tout le monde m'a transporté pour que je réussisse cette performance, a reconnu Bilodeau avec émotion. Mon frère (qui souffre de paralysie cérébrale), les spectateurs qui nous encourageaient et les membres de l'équipe canadienne. Hier, Jennifer (Heil) a réussi une performance incroyable. Aujourd'hui, ma victoire est celle de tous mes coéquipiers et de tous les Canadiens.

« À partir de maintenant, je vais être un partisan de tous nos athlètes, je vais les encourager et les applaudir jusqu'au bout », a conclu le skieur de Rosemère que toutes les stations de télévision du pays s'arrachaient.

Marquis heureux

Vincent Marquis, de Québec, et

Pierre-Alexandre Rousseau, de Drummondville, ont fini au pied du podium avec les quatrième et cinquième rangs.

Vincent Marquis a vécu la plus belle journée de sa carrière et il l'a reconnu.

« Ce fut une journée incroyable avec toute la foule derrière nous et Alex qui remporte l'or, a déclaré le skieur de Sainte-Foy. C'est super pour notre sport, super pour notre pays. »

Marquis a cependant admis qu'il s'était compliqué les choses en se qualifiant au 13^e rang.

« C'est difficile de remonter au classement quand on est loin comme cela », a indiqué Marquis.

Ce dernier a dit qu'il avait senti toute l'énergie de la foule en haut de la pente.

« J'ai skié une seconde plus vite en raison de l'appui des amateurs, a-t-il affirmé. Je vais me souvenir de ces moments pour le reste de ma vie. »



PATINAGE DE VITESSE - LE BRONZE POUR GROVES

Kristina Groves a gagné sa troisième médaille olympique en terminant troisième à l'épreuve de 3 000 mètres en patinage de vitesse, longue piste, à l'anneau de Richmond, dimanche après-midi.



Groves a réussi un chrono de 4 minutes 4,84 secondes dans l'épreuve enlevée par la meneuse au classement de la Coupe du monde sur la distance, Martina Sablikova.

La Tchèque a obtenu un temps de 4 min 2,53 s et elle a devancé l'Allemande Stephanie Beckert (4 min 4,62 s) qui, elle, occupe le deuxième rang mondial.

L'Allemande, qui était jumelée à Groves dans l'avant-dernière paire, a devancé la Canadienne dans les derniers coups de patin pour s'emparer de l'argent.

La Québécoise d'adoption Clara Hughes a terminé en cinquième place en 4 min 6,01 s.

Groves, dont la spécialité est le 1 500 m, ne pouvait espérer un meilleur résultat. « Il y avait six ou

sept patineuses qui pouvaient monter sur le podium, et j'ai été l'une de celles-là aujourd'hui », a-t-elle déclaré.

La patineuse d'Ottawa ne pouvait exprimer toute sa joie d'avoir la foule derrière elle. « Normalement, les encouragements ne sont pas nécessairement pour moi, a-t-elle admise. C'était vraiment spécial. »

Sablikova domine la distance cette saison, comme en font foi ses trois victoires et ses deux deuxième places à la Coupe du monde. À Turin, la Tchèque avait terminé en septième place.

Cindy Klassen, qui avait enlevé le bronze sur cette distance à Turin, n'a pu faire mieux qu'une 14^e place (4 min 15,53 s). Il faut dire que les blessures ont passablement ralenti la quintuple médaillée de Turin.

La Néerlandaise Ireen Wüst, médaillée d'or à Turin, faisait partie de la dernière paire et elle a donné ses premiers coups de patin comme si c'était un 1 000 m. Mal lui en prit car elle n'a pu conserver son rythme et elle a dû se contenter de la septième place.

Sa compatriote Renate Groenewold, médaillée d'argent en 2006, a été reléguée en 10^e place.

Avec le podium de Vancouver, le changement de garde est maintenant officiel.

Une 6^e place inattendue pour Le Guellec

Jean-Philippe Le Guellec a réussi la performance de sa vie en terminant en sixième position du 10 kilomètres, sprint du biathlon disputé au parc olympique de Whistler, dimanche après-midi.

Léandre Drolet
droletl@ruefrontenac.com

Le Guellec a frôlé la perfection au tir, atteignant 9 des 10 cibles, et il a terminé 49,8 secondes derrière le surprenant médaillé d'or, le Français Vincent Jay.

« Incroyable ! Les mots m'échappent, a lancé Le Guellec sur les ondes de RDS, peu de temps après son arrivée, même s'il restait encore des compétiteurs sur le parcours et que sa position n'était pas encore complètement assurée. J'ai connu une excellence course. »

Le biathlète ne pouvait mieux dire. Il a devancé, entre autres, des légendes comme le Norvégien Ole Einar Bjoerndalen (neuf médailles olympiques, dont cinq d'or), et l'Allemand Michael Greis, triple médaillé d'or à Turin.

« J'ai atteint mon objectif qui était de skier très fort, a-t-il ajouté. Je suis resté concentré tout au long de l'épreuve. »

Le Guellec, qui avait terminé en 59^e place sur cette distance à Turin, a admis avoir été soulevé par la foule. « Je me suis nourri de l'énergie des spectateurs qui criaient, j'ai réussi des tirs rapides », a déclaré celui qui a présenté le meilleur chrono de tous les compétiteurs après le premier pas de tir en position couchée.

Conditions difficiles

À sa deuxième séance de tir (debout), le Québécois a raté sa troisième cible. « J'ai pressé sur la gâchette un peu trop rapide-

ment », a-t-il admis, toujours sur les ondes de RDS.

Selon Le Guellec, parti huitième, les conditions météorologiques changeantes - pluie, neige et vent - n'ont pas désavantagé les compétiteurs partis après lui.

« La pluie a peut-être accéléré le ski, mais je pense que les conditions ont été justes pour tout le monde », a-t-il confessé. Le Québécois a cependant admis que la visibilité était rendue difficile en fin de course et qu'il fallait être prudent dans les descentes.

Jay a conclu l'épreuve en un temps de 24 minutes 7,8 secondes, soit 12,2 secondes devant le Norvégien Emil Hegle Svendsen, triple champion du monde, et 14 secondes devant le Croate Jakov Fak.

Le Guellec partira donc 50 secondes derrière Fay lors de la poursuite de 10 km mardi.

La performance du biathlète de Shannon est la meilleure par un Canadien depuis que Steve Cyr avait fini huitième à Albertville, en 1992, sur cette même distance.

Combiné nordique

Toujours au parc olympique de Whistler, on disputait le combiné nordique individuel (tremplin K95/10 km).

Dans une fin de course endiablée, le Français Jason Lamy Chappuis l'a emporté avec un chrono de 25 min 47,1 s, tout juste devant l'Américain Johnny Spillane (25 min 47,5 s) et l'Italien Alessandro Pittin (25 min 47,9 s) après une course de 10 km de ski de fond.

Plus tôt dans la journée, les compétiteurs avaient effectué la première partie du combiné, le saut à ski sur le petit tremplin.

Chappuis, meneur à la Coupe du monde, s'était classé cinquième et il était parti avec un retard de 46 secondes derrière le Finlandais Janne Ryynaenen.

Les Jeux olympiques de Stephen Harper

Une chronique de MARTIN LECLERC | leclercm@ruefrontenac.com



PHOTO REUTERS

J'avais neuf ans, en 1976, quand j'ai découvert l'olympisme en visionnant les Jeux d'Innsbruck. Je m'en souviens comme si c'était hier. Le coup de foudre avait été tellement fort que j'aurais voulu que ces compétitions ne cessent jamais. Depuis ce temps, chaque compétition olympique est un cadeau, une fête, une espèce de buffet cinq étoiles à volonté pour boulimiques de sport.

C'est pourquoi je ne comprends pas ce qui se passe depuis le début des Jeux de Vancouver. L'effet n'est pas le même. Ils me rendent agressif.

Prenez la température par exemple. Il pleut des cordes depuis des jours à Vancouver et même dans les montagnes environnantes. J'imagine tous les reportages qui s'écrivent à ce sujet à l'étranger et je trouve ça gênant que le Comité olympique canadien ait choisi la ville la moins nordique au pays pour organiser les Jeux d'hiver.

De l'Alberta jusqu'à l'Île-du-Prince-Édouard, tous les habitants de ce pays se les gèlent sept ou huit mois par année. Était-ce si difficile

de trouver un endroit où il y avait de la neige ?

Samedi soir, au lieu de savourer l'intensité de la compétition des bosses et la défense du titre de Jennifer Heil, je me suis surpris à penser à Stephen Harper. Je regardais les pauvres compétitrices qui se présentaient au sommet de la pente sous une pluie battante pour disputer l'épreuve de leur vie, et je souhaitais que le Premier Ami des pétrolières se trouve parmi la foule, trempé jusqu'aux os.

Harper est le champion mondial de la honte en matière d'écologie et de changements climatiques. Il est le médaillé d'or du négationnisme. Et bien, samedi soir, je lui ai souhaité une pneumonie. Et je lui souhaite aussi de devoir se rendre aux cérémonies de clôture à bord d'un canot.

Hockey féminin: aucune classe

Je l'ai souvent écrit dans le passé : le hockey féminin ne devrait pas figurer au programme olympique. Dans le monde, la pratique du hockey chez les femmes n'est tout simplement pas assez répandue pour pouvoir organiser un tournoi équilibré dans le cadre des Olympiques.

Le tournoi de hockey féminin n'oppose en fait que le Canada et les États-Unis. Les autres formations qui participent aux Jeux ne sont que des figurantes. Où est l'intérêt ? Dans quelle autre discipline (Jeux d'été et Jeux d'hiver confondus) peut-on annoncer d'avance l'identité des médaillés d'or et d'argent ?

Et bien samedi soir, cette équipe canadienne impliquée dans un tournoi sans défi a remporté une gênante victoire de 18 à 0 aux dépens de la Slovaquie. Il y a 263 joueuses de hockey accréditées en Slovaquie. Il y en a 70 000 au Canada. Trouvez l'erreur.

En regardant ce match, je me suis demandé deux choses. D'abord, j'aurais donné 100\$ pour connaître le nom du coiffeur de l'entraîneure canadienne Melody Davidson. Et ensuite, j'aurais aimé savoir si elle a un jour eu accès aux leçons d'éthique sportive auxquelles sont soumis tous les entraîneurs certifiés dans ce pays.

Dix-huit à 0 ! Que voulait-elle prouver ? Que gagne-t-on à humilier un rival qui n'est pas de taille ? Était-ce trop difficile de faire preuve d'un minimum de classe en contrôlant le match et en limitant les

dégâts ? Faut croire que oui. Tout comme à Turin, quand les Canadiennes avaient vaincu les Italiennes par la marque de 16 à 0.

Mauvais départ

Je ne comprends pas ce qui se passe. Les Jeux ne m'ont jamais fait cet effet.

L'in vraisemblable accident qui a coûté la vie à un lugeur géorgien a peut-être donné le ton. Comment a-t-on pu construire une piste aussi peu sécuritaire et installer des poutres d'acier massif à quelques pieds d'une section où les athlètes filent à 140 km/h ?

Ou s'agissait-il plutôt des cérémonies d'ouverture ? De la fausse neige, des athlètes qui défilent avec tuques et foulards dans un stade fermé. Ça sonnait faux. Wayne Gretzky en sueur qui grimpe dans une boîte de pick-up et qui défile pendant 15 minutes dans les rues de Vancouver sous une pluie battante avant d'allumer la vasque olympique. Le gars qui a scénarisé ça devait organiser des enterrements de vie de garçon dans les années 1970. Ou des pubs de Chevrolet.

Espérons que le meilleur soit à venir.